

XVII - L'OPINION D'AUTRUI, UN MIROIR DÉFORMANT?

Dans les chapitres qui précèdent, quelques Wallons viennent de proposer une interprétation du passé lointain de leur pays.

Depuis 1830, tout a disparu ou s'est altéré : les hommes et leurs biens, les institutions et les décors familiers, le savoir et les mots. Regardons la Sambre ou la Vesdre, entrons dans une école, ouvrons un journal, rêvons à la liberté. Puis demandons-nous ce qu'aurait vu, fait et ressenti n'importe lequel de nos compatriotes il y a seulement 150 ans d'ici. On mesure alors à quelle profondeur la civilisation traditionnelle s'est abîmée.

S'il prétend la redécouvrir, l'historien n'y réussira qu'à la suite d'une longue familiarité avec des milliers d'écrits, des monuments et des lambeaux d'un paysage où le spécialiste finit par retrouver quelques indices concordants. Heureux encore si le profit de l'enquête ne se borne pas à mieux formuler de vieilles énigmes ! Il est temps de renverser la perspective.

En rendant la parole à des témoins, nous supprimons l'écran d'une documentation trop savante et souvent biaisée. En nous adressant à des étrangers, nous avons affaire à des gens qui ont tout à apprendre et se donnent la peine de relever des détails quotidiens justement parce que, pour eux, rien ne va de soi.

Reste à savoir quel crédit méritent les récits de voyage à travers le pays wallon. A priori, l'étranger n'est-il pas toujours crédule, enclin à d'abusives généralisations, victime d'un jeu de miroir qui l'incite à recomposer à cha-

que pas l'image de ses obsessions ou — pour parler comme au XVIII^e siècle — de ses préjugés intimes ? Pris isolément, aucun récit de voyage ne trouve grâce aux yeux du critique. Le choix présenté ci-dessous s'efforce d'apporter quelques correctifs à l'inévitable partialité individuelle.

Les itinéraires d'abord sont variés. Sans doute la plupart des voyageurs qui eurent le loisir de relater leur traversée du pays se rendaient-ils aux eaux de Spa. Pourtant, Chateaubriand cherchait refuge à Bruxelles ; les Anglais faisaient le pèlerinage à Waterloo. A l'intérieur d'une ville comme Liège, les guides ont mis au point une espèce de circuit à l'usage du visiteur pressé : mausolée d'Erard de la Marck, horloge hydraulique, double escalier des bourgmestres. Cela n'a pas empêché un Grosley, en 1772, de jeter un coup d'œil ailleurs, c.-à-d. dans les 'petits quartiers', et d'y noter que 'les portes des nombreuses habitations étaient couvertes de femmes presque nues, d'une carnation moribonde et occupées vieilles et jeunes à s'éplucher mutuellement la tête'.

Dans une des premières études consacrées à la littérature de voyage, P. Faider observait d'ailleurs que l'opinion que les étrangers se faisaient de Liège variait du noir au blanc selon qu'ils pénétraient en voiture, à travers les interminables faubourgs peuplés de houilleux, ou en bateau, descendant la Meuse pour débarquer sous les vertes frondaisons du quai d'Avroy.

Les différences de tempérament enfin s'expriment dans les mille et une manières de tenir un journal. Passons-nous ici des comptables qui récapitulent leurs notes d'auberge, les lieues parcourues entre deux relais de poste, les moindres incidents de roulage. Nos préférences vont au reporter minutieux et curieux qui goûte aux plats du crû et note au passage un mot de wallon. Quelques voyageurs se scandalisent vite et on les devine plus prompts à réformer le monde qu'à s'enquérir de ce que croient et veulent les gens de chez nous. Tel est le cas de ces Anglais qu'indignent les processions et les voyantes superstitions papistes, de ces Français qui diagnostiquent avec condescendance l'infirmité de nos institutions. Pourquoi ne pas en sourire? Le propre d'une caricature est que chacun y reconnaît tous les personnages, sauf le sien.

Nos récits de voyageurs se font plus nombreux, plus bavards aussi, au fur et à mesure que l'on approche de 1830. Au cours de trois siècles, bien des modes ont renouvelé les façons de s'exprimer et surtout de regarder. Apparaissent d'abord les humanistes qui ne font grâce d'aucune inscription, d'aucun chronogramme et qui appellent le *De Bello Gallico* à la rescousse d'une fantaisie étymologique. Les philosophes ensuite, toujours habiles à projeter leurs Lumières sur toute société et parfois complaisants à l'égard des despotes qui en dictent les lois. Les romantiques enfin qui découvrent un charme aux ruines, aux bruyères, à la brume. Autant d'écoles qui n'en finissent pas de défer la chronologie par leurs survivants atardés. Autant de conformismes souvent mais qui ne parvinrent jamais à étouffer, sous leurs ornements rhétoriques, le récit véritable.

DU CLICHÉ A LA SURPRISE

Guichardin, de son vrai nom Ludovico Guicciardini, Florentin établi à Anvers, est

l'auteur d'un gros in-folio, qui fut traduit en un savoureux français sous le titre *Description de tous les Pais-Bas autrement appelés la Germanie Inférieure* [...] en 1582. A la fois guide du voyageur et traité de géographie, il se dégage du fatras érudit et fait partager sa sympathie pour le pays et ses habitants.

La forêt.

'Marlaine est au comté de Namur et ce bois a son commencement au chateau de la même ville de Namur prenant son estendue vers le sudwest en grande largeur tirant à Philippeville et va non loing de la Meuse faire monstre et parade de son orgueilleuse beauté'.

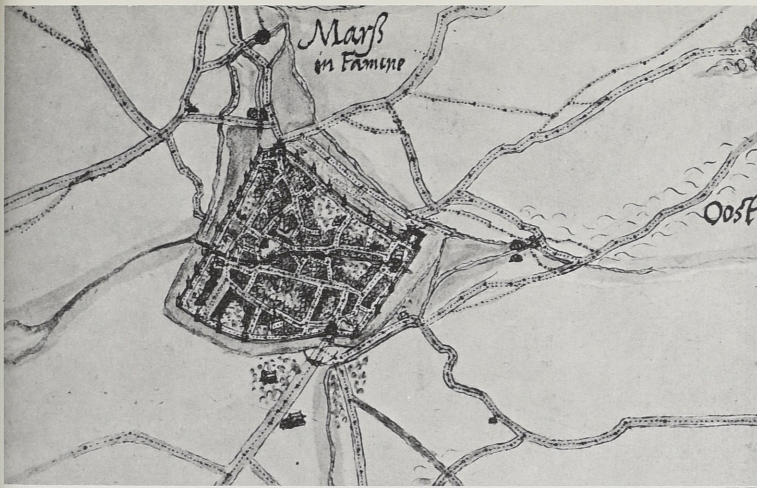
La sidérurgie namuroise.

'Ayant en ce cartier telle et si grande commodité d'eaux et de boys pour cuire et mettre le fer en le fondant à sa perfection et en l'affinant le rendre tout ainsi que de l'acier [...] et ne cesse-t-on jamais de labourer, battre, forger, fondre, marteler et affiner en tant de fournaies, parmy tant de flammes, estincelles et fumées qu'il semble proprement qu'on soit là dedans les boutiques et forges estincellantes de Vulcan'.

Loyalisme et noblesse.

'Le peuple y abonde et en ceste sienne fréquence et multitude il est bon loyal et fidelle aux supérieurs et apte et prompt à toutes choses et où la noblesse fleurist en la discipline militaire et en tout honneste exercice duquel peut et doit faire estat et profession le vray gentilhomme [...] Les habitants de ceste ville [Namur] sont grands guerriers et très affectionnez à leur Prince; parlent françois qui est leur langue maternelle, civils et affables et industrieux en aucuns arts, quoyque la ville ne soit guère fournie de marchands ni d'artisans trop bien la noblesse y abonde.'

Tel fut le succès de Guichardin que, pendant deux siècles, des dizaines de relations paraphrasèrent ses louanges. Plagiaires? Faisons plutôt la part d'une admiration de commande qui consiste à vanter la force des rem-



PLAN DE MARCHE AU XVIIe SIECLE. D'après Jacques de Deventer, 'Atlas des villes des Pays-Bas', Minutes originales (Bruxelles, Bibliothèque Royale Albert 1er, Manuscrit, n° 22090, planche 46).



A CHACUN SA VÉRITÉ: LE SITE DE DINANT VU PAR UN DESSINATEUR (JEAN BLAEU, EN 1649 ET PAR UN PHOTOGRAPHE (D'après Jean Blaeu 'Novum et magnum theatrum urbium Belgicae regiae, ad praesentis temporis faciem expressum', Amsterdam, 1649, planche 119, Bruxelles, Bibliothèque Royale Albert 1er, Livres Précieux; Photo A.C.L.).



parts, l'ordonnance des places et des fontaines, le charme des promenades.

Marche et ses tours.

'La ville est ceinte de murailles assez belles pour le bon nombre de tourelles jolies, combien qu'on les tienne de présent guère profitables contre la foudre de nos guerres. Les maisons diminuent cette beauté comme elles sont pour le plus part faictes de posteaux et paillotis, encore que bien ordonnés. De richesse, il n'en faut icy non plus chercher qu'en beaucoup d'autres lieux de ce duché [de Luxembourg] bien qu'elles y soient accrues'.

(PHILIPPE DE CAVEREL, secrétaire de Jean Sarrazin, mars 1582).

Le site de Dinant.

'Dinay est une ville qui appartient aux Liégeois, size sur la Meuse à main droite, entre un roc haut élevé, sur lequel il y a un vieil chasteau fort, et la rivière, de sorte que la ville est étroite et longue.

Il n'y a qu'une bonne rue où sont les plus gros marchands et les principales maisons de la ville et à costé de cette rue, desus et dessous, il y en a deux autres petites. La principale église est une collégiale de chanoines, appelée Nostre-Dame, joignant à deux assez belles places'.

(CLAUDE JOLY, en 1646).

La Nature apprivoisée: Spa.

'Ces promenades sont bordées de chéneaux fort serrés dont la verdure et la fraîcheur plaisent infiniment; et de petits vuides, qui s'y rencontrent à propos, offrent les plus beaux coups d'œil du monde. Ces promenades sont fort dans le goût Anglois [...]

Comme les environs de Spa sont extrêmement bigarrés et qu'ils consistent principalement en coteaux enrichis de verdure, en montagnes couvertes d'arbustes, en vallons, rochers et cascades, l'ensemble de ces objets divers quoique sauvages pour la plupart fait du haut de la montagne la perspective la plus riante'.

(J.P. DE LIMBOURG, 1762).

Surprenante vallée du Hoyoux.

'Le quartier de [Huy] que nous traversâmes est rendu très pittoresque par ses nombreux ponts et ses ruines. Celles-ci sont plus

probablement l'œuvre de la Révolution que de la guerre, encore qu'en fait de guerres Huy en ait eu jadis bien sa part.

La maison de M. Delloye est à environ trois milles de distance lorsqu'on remonte la vallée et rarement j'en ai vu de plus charmante (si du moins on pouvait enlever toute trace de manufactures). Et faut-il qu'elle soit belle pour recevoir pareil éloge de quelqu'un qui demeure à Keswick et a passé un été à Cintra! [...]

Il y a beaucoup de maisons cossues qui, d'après ce que nous dit M. Onwerx, avec une visible satisfaction, appartiennent à de petits propriétaires. Le vallon est merveilleusement vert. Il s'y trouve quantité de vergers; de grands noyers et des marronniers poussent dans les champs [...]

La belle-mère de M. Onwerx a reçu son éducation dans un couvent anglais à Liège mais d'être restée longtemps sans pratiquer l'anglais lui avait enlevé l'envie ou la possibilité de le parler quoiqu'elle le comprît toujours. On nous offrit des gâteaux et du vin de muscat. La maison présentait toutes les apparences du confort, de l'élégance et de la richesse mais sans nulle ostentation. Le jardin était bien arrangé c'est-à-dire que l'on n'avait rien fait qui portât atteinte à la nature [...].

Les fabriques de M. Delloye sont importantes. On nous demanda si nous avions d'aussi grandes roues en Angleterre; celles-ci, en effet, étaient de dimensions suffisantes pour justifier pareille question de quelqu'un qui n'avait jamais été là-bas. C'était la première manufacture de fer-blanc qui eût été établie dans ces régions et Bonaparte avait alloué des subsides pour l'installer. Le reste de la famille, je m'en aperçus, ne partageait nullement la si légitime et si compréhensible haine du tyran que M. Onwerx avait professée'.

(R. SOUTHEY, 6 octobre 1815).

Les raisons d'un changement d'étape: la peste.

Philippe de Hurgés (1585-1643), échevin puis juré de Tournai, entreprit un voyage à Cologne en août et septembre 1615, en dépit de la peste qui lui interdit l'accès de Mons. Qu'à cela ne tienne! Il décrit la ville, reproduit



LA HOUILLÈRE. Peinture par Léonard Defrance (1735-1805) (Liège, Musée d'Art Wallon).

la notice que lui consacre Jacques Lessabé et se fait l'écho d'histoires épouvantables qui courent à propos des pestiférés :

'Que la moitié du peuple, principalement les riches, avaient abandonné la ville, pour se retirer en lieu sauf; que la famine y commençoit entre les artisans par faute du trafic et de manufacture, cessants à cause du péril que craignoient encourir les acheteurs; que la populace avoit pillé quelques maisons abandonnées de leur maîtres [...] que le magistrat donnoit cinq sols par jour à chasque pauvre ayant la peste d'où il arrivoit que pour avoir de quoi vivre, plusieurs sains et entiers se rangeoient entre les pestiférés et s'empes- taient volontairement et à crédit dont le mal augmentoit infiniment [...]

[à Espinlieu] En la maison où nous logeas- mes, qui n'estoit une taverne mais une brasse- rie, ne restoient que l'homme et la femme, leurs enfants et autres domestiques s'estans sauvez pour crainte de la peste; le passage estoit si peu fréquenté que nous n'y trouv- asmes que de la bière, du pain noir et du beur- re; pourquoy une bouteille de vin que nous avions portée de Tournay nous vint très à propos. Au reste je ne dormis pas de ceste nuit pour l'appréhension que j'avois d'estre si voisin d'un lieu tant contagionné'.

DÉNIGREMENTS

Parmi les déboires d'un voyage, il est malaisé de faire la part de ce qui tient à l'humeur du visiteur ou aux défauts de ses hôtes. Tenons- nous en aux reproches les plus courants.

Saleté et ivrognerie.

A Arlon, Jean Sarrazin loge dans une auberge 'où la cuisine estoit entièrement tapissée de porcqs enfumés et où tout le reste suivoit à l'allemande c'est à dire de toutes choses abon- damment mais de netteté bien peu. Les fem- mes même et les filles, aultre part curieuses et polies y servoient de remède d'amour à ceux qui estoient accoustumés à la mundicité [= propreté] du reste des provinces des Pays-Bas'. (PH. DE CAVEREL, en 1582).

En septembre 1577, la reine Margot arrive à Dinant un jour d'élections :

'Tout y estoit ce jour-là en desbauche, tout le monde yvre; point de magistrats cogneus : bref, un vrai chaos de confusion [...] Cette ville, quand ils sont en leur sens rassis, tenoit pour les Estats : mais lors, Bacchus y domi- nant, ils ne tenoient pas seulement pour eux- memes et ne cognoissoient personne [... on tire sur la maison où est descendue la reine...] Enfin ayant assez crié par les fenest- res les bourguemaistres viennent parler à moy, si saouls qu'ils ne sçavoient ce qu'ils disoient'. (MARGUERITE DE VALOIS, en 1577).

'Arrivez que nous fusmes au Val Saint-Geor- ge [en Hesbaye] qui est le premier village de Liège, nous trouvâmes de toutes nouvelles gens, tant en façon de faire que de parler. De faire pour ce qu'ils sont tous accoustrez de casacques de toille blanche ou bleue qui leurs pendent jusqu'aux genois [...] pour ce qu'ils sont extrêmement colères, ne par- lants sans jurer exécration et comme conti- nuellement yvres, ne vivant que de pain trempés en bière et, les plus aysez, de pain et de fromage dont ils servent cinq à six sortes entassez l'un sus l'autre en un panier'.

(PHILIPPE DE HURGES, en 1615).

'Les plaisirs de Liège consistent beaucoup à boire. Il y a peu de société parmi les Femmes et les Hommes sont beaucoup au Cabaret. On y a de bon vin de Bar et de Bourgogne et de la Bière encore meilleure; l'un et l'autre n'étant pas bien chers, les Liégeois s'en don- nent à cœur joye. Comme ils ont d'ailleurs la tête fort chaude et qu'ils sont grands par- leurs, railleurs et médisans, il arrive que leurs festins ou assemblées finissent souvent comme les Comédies Italiennes. On accuse les Liégeois d'être peu sincères et on les appel- le les *Italiens des Pays-Bas*.

Ils font un grand commerce, avec aussi peu de bonne-foi qu'ailleurs. Ils sont ivrognes, querelleurs et vindicatifs, toute sorte de ven- geance leur paroît bonne. Ils aiment les



PANORAMA DE SPA EN 1612. *Dessin de Remigio Cantagallina (Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts, Collection R. Cantagallina. Photo A.C.L.).*

Procès et la Chicane. Le Païs de Liège seul fournit plus d'occupation à la Chambre de Wetzlar que tout l'Empire ensemble'. (CHARLES-LOUIS, baron de PÖLLNITZ, juin 1732)

UN CABARET. PEINTURE DE LÉONARD DE FRANCE, 1735-1805 (Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts. Photo A.C.L.).

'Presque tous les hommes [du Pays de Herve] même au-dessus du commun, quittent vers les 3 ou 4 heures de l'après midi cabinet, bureau, commerce, compagnie et famille pour passer trois heures à l'estaminet, au milieu de la fumée du tabac, des vapeurs du vin et de la bière, et rentrent chez eux non pas toujours dans un état d'engourdissement qui résulte et de l'abondance de la boisson et des vapeurs épaisses que l'on a respirées'.

(L. FR. THOMASSIN, 1806-1813)

Larcins et escroqueries.

'Spa, fameux par ses eaux minérales et encor plus par la ruine des extravagants qui viennent s'y abîmer tous les ans [...] Placé dans un entonnoir, c'est un four pendant l'été et une glacière au moindre froid [...] Vous voyez qu'à moins d'être attiré à Spa par le jeu, les



femmes ou la santé, on doit s'y ennuyer au bout de 24 heures. En vain nous voudrions nous y promener. Les banquiers [= tenanciers des salles de jeux] ont eu soin qu'on ne trouvât de l'ombre que dans leurs boucheries. Point de promenades à Spa. Quelques-unes à portée ont été abattues par ces anthropophages'.

(M.N. JOLIVET, secrétaire du ministre plénipotentiaire de France à Liège, août 1783).

L'avis de l'usager n'a donc rien de commun avec celui du célèbre médecin J. Ph. de Limbourg, intéressé au bon renom de la villégiature et dont la satisfaction ne se dément pas tout au long des pages de ses *Nouveaux Amusements des Eaux Minérales de Spa*. De scandaleuses fortunes se sont édifiées aux dépens des étrangers. Mais comme Spa leur offrait une société cosmopolite, ils n'ont guère incriminé les compagnies privées et le gouvernement local qui organisait leur exploitation. En comparaison, le pillage des droits d'auteurs fait figure de peccadille.

'A Liège, où nous avons couché, je vis entrer chez moi, le matin, un bourgeois d'assez bonne mine, et qui me dit :

Monsieur, j'ai appris hier au soir que vous étiez ici, je vous ai de grandes obligations, je viens vous en remercier. Mon nom est Bassompierre, je suis imprimeur-libraire dans cette ville, j'imprime vos ouvrages, dont j'ai un grand débit dans toute l'Allemagne. J'ai déjà fait quatre éditions copieuses de vos *Comtes moraux*; je suis à la troisième édition de *Bélisaire*.

Quoi! Monsieur, lui dis-je en l'interrompant, vous me volez le fruit de mon travail, et vous venez vous en vanter à moi!

Bon, reprit-il, vos privilèges ne s'étendent point jusqu'ici: Liège est un pays de franchise. Nous avons droit d'imprimer tout ce qu'il y a de bon; c'est là notre commerce. Qu'on ne vous vole point en France, où vous êtes privilégié, vous serez encore assez riche. Faites-moi donc la grâce de venir déjeuner chez moi; vous verrez une des belles imprime-

ries de l'Europe, et vous serez content de la manière dont vos ouvrages y sont exécutés. Pour voir cette exécution, je me rendis chez Bassompierre. Le déjeuner qui m'y attendait était un ambigu de viandes froides et de poissons. Les Liégeois me firent fête. J'étais à table entre les deux demoiselles Bassompierre, qui en me versant du vin du Rhin, me disaient :

Monsieur Marmontel, qu'allez-vous faire à Paris, où l'on vous persécute? Restez ici, logez chez mon papa, nous avons une belle chambre à vous donner. Nous aurons soin de vous; vous composerez tout à votre aise, et ce que vous aurez écrit la veille sera imprimé le lendemain.

Je fus presque tenté d'accepter la proposition. Bassompierre, pour me dédommager de ses larcins, me fit présent de la petite édition de Molière que vous lisez; elle me coûte dix mille écus.'

(Mémoires de MARMONTEL, en 1767).

Que l'on soit écrivain ou musicien de renom, la sérénité du jugement reste tributaire de l'escarcelle. Voici à quoi tient la piètre réputation des Wallons dans la famille Mozart qu'un accident de voiture arrête en bordure d'une chaussée hesbignonne :

'L'endroit était mal choisi. C'était un cabaret où seuls les rouliers cassent la croûte. On s'est assis sur des sièges en paille, à la hollandaise, près de la cheminée. A une longue chaîne était suspendue une marmite où pêle-mêle bouillaient de la viande, des navets et bien d'autres choses *en compagnie*. On nous a dressé sur place une misérable petite table et on nous a servi de la soupe et de la viande de la grosse marmite ainsi qu'une bouteille de champagne rouge. Par dessus le marché, on ne parlait pas un mot d'allemand, mais du pur wallon c'est-à-dire du mauvais français.

La porte était constamment ouverte aussi avons-nous eu très souvent l'honneur de recevoir la visite des cochons qui venaient grogner autour de nous [...]

Pour le repas comme pour la réparation des

roues, il a fallu payer à la liégeoise ou d'une manière bien wallonne. Ces gens sont le peuple le plus méchant du monde, en particulier à l'égard des étrangers'.

(LÉOPOLD MOZART, 3 octobre 1763)

Impudence ou honnête liberté?

'L'humeur des femmes et des filles liégeoises est chaud, attirant et fort amoureux [...] la cause de ceste impudence vient de la liberté incroyable qui leur est donnée par leurs parents ou marys et d'ailleurs de ce qu'elles boivent le vin et s'ennyvrent comme feroient les hommes, au moyen de quoy l'on a bon marché souvent de leur peau.

Ce peuple est fort dévotieux et adonné à la piété, sentant la simplicité ancienne de l'Église primitive, les églises estans pleines de gens toutes les festes et les dimanches.

Il est aussi assez aulmosnier, comme l'on juge du grand nombre de belistes et caymans [= mendiants] qui s'y recontrent.

Les femmes y jurent à tous propos comme les hommes, et semble que les jurements leur soient tourneés en ornement de langage'.

(PH. DE HURGES, 1615).

Le Français Jolivet laisse entendre qu'il est un esprit fort; il se moque du fanatisme des dévots et raille sans pitié l'obscurantisme des Liégeois. Quand il s'agit de leurs mœurs, il s'indigne :

'Les jeunes gens ne peuvent parler de rien. Continuellement à manier les cartes ou la queue de billard, ils connoissent tous les jeux mais ignorent la cause et le principe des usages les plus journaliers de leur pays.

Point de bibliothèque ici : la Ville, en possède une fort mince et où on ne rencontre jamais personne [...]

Se promener à cheval ou en cabriolet, visiter les maisons de campagne voisines et l'hiver au spectacle, au staminet, boire de la bière et fumer; passer les après-dîners auprès des femmes avec lesquelles ils sont du plus mauvais ton et même impudents, telles sont leurs uniques occupations.

[...] si une jeune personne se lève, un d'eux

avancera ses jambes, elle se trouve prise. On la prend à bras le corps et on l'embrasse; souvent on se trompe et on lui baise la gorge. Quelquefois on la frappe sur ses jupons : je vais vous fouetter, dit-on.

Je vous demande : un mari se permettrait-il ces libertés avec sa femme? Quels cyniques! Quels Sardanapales!

Mais comment cela, me direz-vous? Les mères, où sont-elles? Où sont-elles Monsieur? A une table de whist occupées à ne laisser échapper aucune carte. D'ailleurs, elles ont été élevées de même; elles appellent cela une honnête liberté que l'on refuse à toutes nos jeunes personnes en France. On embrasse sans façon, ici, une jeune fille devant sa mère, on la prend par la taille, on examine la dentelle qui est à son fichu et son nœud de rubans sans qu'elle s'en effarouche.'

(M.N. JOLIVET, août 1783).

ÉMERVEILLEMENTS

Dans les récits anciens, la propension à l'éloge l'emporte de loin sur la réticence critique. Un Guichardin (en 1567), un abbé Expilly (en 1758), sans compter leurs innombrables émules, s'extasiaient devant le 'terroir très plaisant et très fertile'; les forêts sont giboyeuses, les rivières abondent en poissons délectables 'les habitants [de Liège] sont polis et affables. Le sexe y est beau [...]. L'air y est bon [...] rien n'y manque de ce qui peut contenter le goût et satisfaire l'esprit'. Un produit du sol wallon leur paraît cependant extraordinaire : la houille. Ils en expliquent l'usage à leurs lecteurs, compatissent au sort des ouvriers qui vont l'extraire au prix d'un 'admirable travail et fascherie excessive et non sans le péril de la vie'. La plupart se plaignent de l'odeur et se demandent si elle n'altère pas l'humeur. C'est oublier que le charbon est d'abord venu tempérer un climat maussade.

Le bien-être au foyer.

'Ce qui me frappait le plus à Liège, c'était le

spectacle d'un peuple nombreux d'ouvriers de toutes sortes d'ateliers et manufactures, vieillards, femmes, enfants, rentrant chez eux gais et contents, oubliant tous dans leur petit ménage, vis-à-vis un bon feu, leur état de médiocrité, leurs fatigues, jouissant à l'aise de ce bonheur [...] de ne point ressentir le froid'.
(J. MORAND, 1768-1777).

'Je ne me souviens pas sans chagrin du contraste que je remarquai, en entrant en Belgique, entre le dernier village français, et le premier village belge. C'était un dimanche, et par une fraîche soirée de septembre. A Marchipont, dernier village français, les gens étaient assis devant la maison, sur le banc de pierre, croisant les bras pour se chauffer les mains, et grelottants; quelques-uns se tenaient aux fenêtres des maisons ou dans l'intérieur, sans feu. A Quiévrain, premier village belge, tout le monde était rentré. On voyait trembloter à travers les vitres la lueur d'un bon feu de houille se reflétant sur la batterie de cuisine et sur quelques visages heureux, épanouis par la douce chaleur, éclairés et chauffés par le même combustible. Or à quoi tient ce contraste? A une chose qu'on appelle la douane'. (D. NISARD, 1835).

Le paysage. Il étonne par la richesse et l'étendue des campagnes ouvertes du Brabant méridional et de la Hesbaye. Au XVIII^e siècle, la métamorphose du Pays de Herve n'échappe point à un officier qui s'enquiert du ravitaillement et du passage des troupes : 'Le pays est orné de maisons semées assez près les unes des autres et ne semble former qu'un village immense. Les habitants y sont à leur aise par le commerce de bestiaux, de laitage et fromages renommés. Il y a peu de terres labourables jusqu'aux plaines de Micheroux, de Melen et au delà de la Berwinne'.
(DE SOUPIRE, 1749)

Les voyageurs qui traversent l'Ardenne la trouvent affreuse. A titre d'exception, citons ce passage d'un Anversois qui quitte Namur : 'd'ici en avant commence estre le pays aulcunement désert et stérile n'y ayant, que mon-

tagnes, forêts et grans bois de haulte futaye, la pluspart des fayaus [= hêtres] mais le paysage fort plaisant et agréable à la vue, n'y ayant faulte de toute sorte de venaison. De par delà Marche, n'y avoit que des bruyères et ici commence le pays qu'on appelle d'Ardennes'
(J. LHERMITE, 1587).

Les Anglais apprécient et vont faire apprécier Chaudfontaine où l'on se rend en bateau, Coo où l'on jette des chiens dans la cascade, Stavelot où l'armée du prince-abbé ne dépasse pas douze hommes. Ils trouvent 'romantiques' les bois autour de Spa, la vallée de la Vesdre et le trajet de Verviers à Aix-la-Chapelle. Lorsque Chateaubriand, pris dans la déroute de l'armée des Princes, blessé et accablé de fièvre, se traîne de Longwy à Bruxelles, son imagination suscite personnages familiers, hôtes des bois et fantômes qui viennent peupler les solitudes ardennaises.

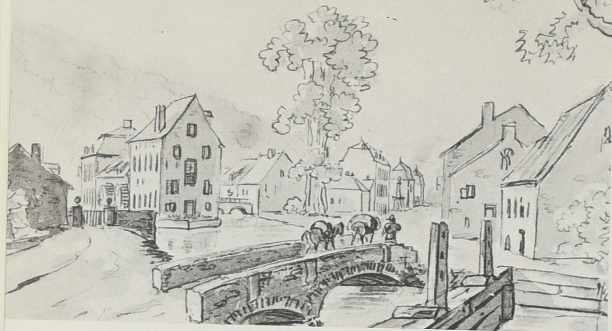
'Je passai une première nuit dans une grange et ne mangeai point. La femme du paysan, propriétaire de la grange, refusa le loyer de ma couchée : elle m'apporta au lever du jour une grande écuelle de café au lait, de la miche noire que je trouvai excellente [...]

Je m'enfonçai dans la forêt, je n'étais pas trop triste; la solitude m'avait rendu à ma nature [...]

Un bûcheron, avec des genouillères de feutre, entra dans le bois: il aurait dû me prendre pour une branche morte et m'abattre [...]

De fois à autre, j'entendais le son de la trompe du porcher gardant ses truies et leurs petits à la glandée. Je me reposai à la hutte roulante d'un berger. Je n'y trouvai pour maître qu'un chaton qui me fit mille gracieuses caresses. Le berger se tenait au loin, debout, au centre d'un parcours, ses chiens assis à différentes distances entre les moutons; le jour ce pâtre cueillait des simples, c'était un médecin et un sorcier; la nuit il regardait les étoiles, c'était un berger chaldéen [...]

Quand je m'asseyais contre une borne du chemin, je croyais apercevoir des visages me souriant au seuil des distantes cabanes, dans la fumée bleue échappée du toit des chaumières



'Nous voilà à Chaufontaine. Ce qui rend ce trou, dont on pourroit tirer le plus grand parti et qui seroit un Pérou à la porte de Paris, plus intéressant et plus remarquable est une source d'eaux chaudes très salutaire pour les nerfs et bienfaisante en général. Cette eau très limpide, puisée dans un bain de 4 et 5 pieds d'eau on peut lire au fond un papier écrit, a le même degré de chaleur que le sang. On fait en cet endroit des parties presque tous les jours et la population n'y perd pas' (Extrait de M.N. Jolivet, 'Description', août 1783, p. 195). Dessin de C. De Howen (Liège, Université).

res, dans la cime des arbres, dans le transparent des nuées, dans les gerbes lumineuses du soleil traînant ses rayons sur les bruyères, comme un râteau d'or. Ces apparitions étaient celles des Muses qui venaient assister à la mort du poète [...]

(Mémoires d'Outre-Tombe, octobre 1792)

A Spa, les villégiateurs à leur tour découvrent les décors qui inspirent une sensibilité nouvelle :

'J'ai surtout un endroit favori que je visite souvent même au clair de lune. Tu n'as rien vu de pareil. Il n'y en a que dans les romans : vallées superbes, coteaux, bois touffus bordés par une rivière où il y a mille cascades variées [...] une petite maison, une douzaine de saules pleureurs, quelques lilas et rosiers [...] J'y ai pleuré tout seul [...]

Nous avons été il y a quelques jours voir une grotte [à Remouchamps] que la chronique hébétée du pays prétendait avoir été autrefois habitée par de petits hommes et femmes pas plus grand que rien, mais extrêmement adroits au point qu'en leur apportant le soir de l'ouvrage le lendemain il était fait [...] Tout est composé par des congélations changées en pierre [...] Les ténèbres, les formes menaçantes, tout devenait imposant, même l'effet des flambeaux. Au bout de quelques moments de marche pénible, un gouffre énorme et irrégulier vous avertit de ne plus avancer. En y jetant des pierres, le bruit vous annonce qu'il est rempli d'eau. L'horreur et le froid vous gagnent, vous ne quittez plus de vue les flambeaux. Dieu! S'ils s'éteignaient, vous ne pouvez faire un pas, sans trouver la mort'.

(P.A. HALL, 29 août et 18 septembre 1791).

Bien d'autres décors, plus riants, ont enchanté l'imagination romantique. Les bords de la Meuse, en aval de Namur, enthousiasment le poète Robert Southey et le publiciste P. Lepeintre.

Les monuments. Exception faite pour une visite aux ruines d'Aulne qui inspirent, elles aussi, l'un ou l'autre accent romantique, l'infatigable curiosité de l'honnête homme nous vaut par douzaines des descriptions de couvents, d'autels et de mausolées aujourd'hui détruits. Au total, davantage d'archéologie que d'histoire. Aucun voyageur n'échappe à la manie des comparaisons. A Liège, Förster note que la coupole des Dominicains s'inspire d'un modèle romain tandis que, pour faire l'éloge de Saint-Loup à Namur, Balthazar de Monconys évoque fort à propos l'église des jésuites d'Anvers. Aussitôt, chez lui, le collectionneur se réveille :

'J'y vis [à Namur], la veuve d'un peintre nommé de Rieu, qui a quelques bonnes têtes de vieux maîtres, quelques animaux de Rubens, qu'elle estime 100 écus pièce, des médailles avec des vaisseaux [= vases] antiques de terre et de verre'

(B. DE MONCONYS, juillet 1663).

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le gothique a déjà reconquis les faveurs du public anglais. Ici, il est toujours dédaigné : 'Le Palais [de Liège] est un grand bâtiment carré autour duquel règne une galerie couverte qui forme une colonnade régulière mais gothique et de mauvais goût'

(M.N. JOLIVET, août 1783).

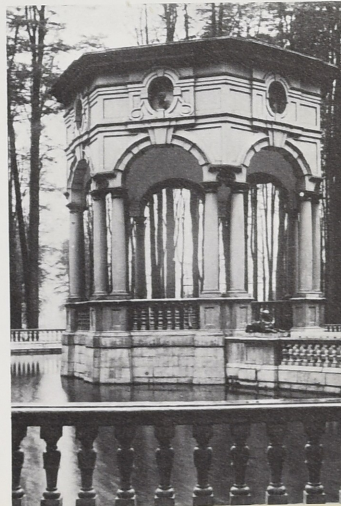
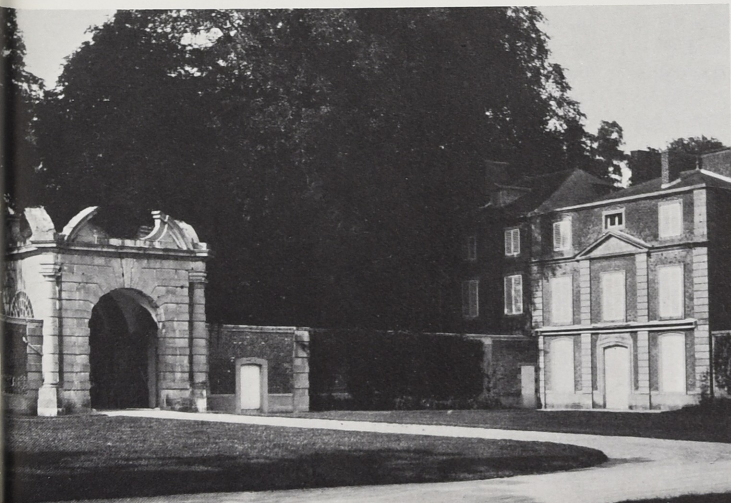
'Le Palais épiscopal forme un quadrilatère dont la cour intérieure est entourée d'une co-

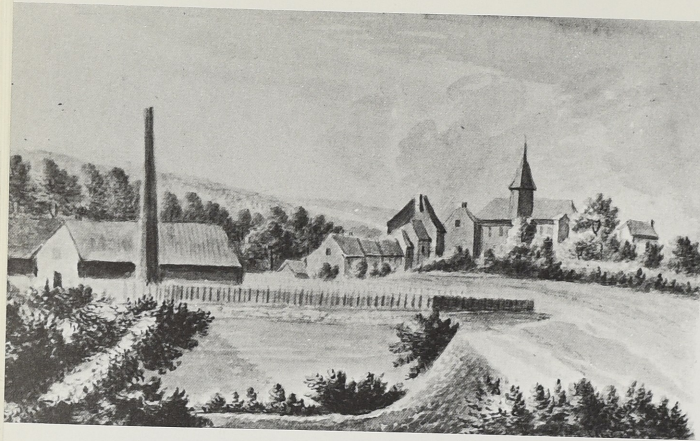


PALAIS DES PRINCES-ÉVÊQUES
À LIÈGE. Les cours intérieures construite
au temps d'Erard de la Mark,
sont jugées 'gothiques et de mauvais
goût', tandis que la façade reconstruite
par Jean-André Anneessens après 1735
séduit par son 'pur style ionique'
(Photos A.C.L.).



ENTRÉE ET PAVILLON DU
PARC DU CHÂTEAU D'AREN-
BERG À ENGHEN (Photos A.C.L.).





NI LA PROXIMITÉ DE LA VILLE NI LES CHARBONNAGES N'ONT ENLEVÉ AU PAYSAGE FAUBOURIEN SON CHARME AGRESTE: les hauteurs de Saint-Gilles et le Fourchufossé (actuel Boulevard Émile de Laveleye à Liège) au XVIII^e siècle. Lavis d'encre de Chine (Liège, Université).

lonnade si l'on peut appeler colonnes ces laides choses, trapues, bombées, avec chapiteaux et piedestaux. La façade extérieure, au contraire [...] est d'autant plus belle, de bon goût avec ses colonnes dans le pur style ionique'.

(G. FÖRSTER, avril 1790).

Un château, comme celui des d'Arenberg à Enghien, est visité, au XVIII^e siècle, pour ses berceaux, palissades et balustrades de charmille et, vers 1790, pour ses écuries et les serres où un jardinier anglais réussissait à produire des cerises dès le mois d'avril. A part la célèbre description par Philippe de Hurgés, de la maison et de la fortune de Curtius à Liège, les évocations de belles demeures citadines sont rares. Quant aux maisons du commun, elles 'ne sont que de plâtre et de bois, mais toutes couvertes d'ardoise' (B. DE MONCONYS, 1663).

Par contraste avec le reste des Pays-Bas, ce qui séduit le voyageur en Wallonie, c'est le panorama. A la citadelle de Namur, Southey ne se lasse pas d'évoquer les sites anglais les plus fameux. A Liège, Jolivet contemple 'un pays immense et richissime'.

Il n'est pas le seul.

'La Meuse serpentait à travers la vallée avec un charme vraiment romantique, d'un vert clair là où le soleil s'y réfléchissait, d'un bleu sombre dans le lointain, vers le Nord, où elle se perd en de nombreux méandres



pour réapparaître de nouveau. Le long des rives nous apercevons à perte de vue des pyramides de perches à houblon [à nos pieds] différentes machines à feu de l'ancien système qui servent à pomper l'eau des fosses'.

(G. FÖRSTER, avril 1790).

Ces pompes de Newcomen assurent l'exhaure des charbonnages tout proches. Une génération plus tard, on les accusera d'avoir pollué Liège,

'de toutes les villes de la Belgique, la plus manufacturière et la plus noire [...]

La houille et la fumée ont empreint d'une teinte sombre jusqu'à l'intérieur des édifices. [au pied de la citadelle] quelques jardins, quelques vignobles le long de la pente rapide, puis une masse noire et brumeuse formée d'édifices irréguliers [...] percée d'un dédale de rues étroites'.

(L'Hermite en Belgique, 1827).

‘Liège a l’aspect de toutes les villes d’industrie : un air noir, qui dépose sur les visages et les vêtements, flotte sur la ville. La houille revêt de sa teinte lugubre, les hommes, les animaux, les monuments. Dans la pluie, les rues ressemblent à des chemins de houillères. Des mille fabriques situées à toutes les extrémités de Liège, s’élèvent d’épais nuages de fumée, qui se rejoignent, se mêlent au-dessus de la ville et la couvrent comme d’une gaze grisâtre que le soleil dore mais ne dissipe pas’.

(D. NISARD, 1835).

‘L’air est très mauvais à Liège, parce qu’il est rempli presque toute l’année d’une poussière noire impalpable qui s’échappe des houillères, et qui, dans le mauvais temps, remplit les rues étroites d’une encre bourbeuse. Cette ville, dont le pavé, les toits et les maisons sont perpétuellement noirâtres, est remplie de bossus, de rachitiques, de poitrinaires et d’hypocondriaques. Presque tous les habitants ont le teint noir et vous-même, au bout de quelques mois, vous apercevriez qu’il s’est formé dans vos cheveux une croûte noire que rien ne peut déraciner’.

(P. LEPEINTRE, 1828).

Dès les débuts de l’industrialisation, la laideur et la nocivité du *pays noir* ont suscité l’inquiétude.

TRAVAUX ET FETES

Un gros volume ne suffirait pas à recueillir les dessins, les plans et les multiples explications rédigées par des étrangers qui sont venus examiner houillères, forges, alunières, moulins et usines des pays wallons. Pour peu, on en oublierait que les gens riches doivent leur aisance au commerce, aux offices publics ou aux prébendes, comme ces chanoines de Mons, ‘fort propres et fort éveillées. Leur habillement est bien plus gallant que celui des femmes du monde. Elles ont la gorge ouverte, des mouches [= pièces de taffetas noir], de la poudre et des boucles’. (DAVAUX, 1649).

La masse de la population vit du travail de la terre, trop traditionnel pour éveiller la curiosité. Vers les années 1760 toutefois, quelques propriétaires se passionnent d’agronomie. Le Docteur J.P. de Limbourg, médecin à Spa, en fait un sujet de conversation dans une compagnie de seigneurs qui font leur cure, ce qui nous vaut un aperçu du sartage des biens communaux :

[Un paysan] travailloit, avec quelques Camarades, à défricher la bruyère, pour y semer de l’avoine. Quelques-uns de la Compagnie témoignèrent d’être curieux de voir comme ils s’y prenoient. [...] En s’en allant, le Paysan montra une épaisse fumée et dit que c’étoit l’endroit où il alloit. C’étoit une des préparations des terres avant que de les ensemer. On lui en demanda l’explication, qu’il donna assez bien à sa manière, mais dans le langage du Pays, qui est le patois ou une sorte de François corrompu.

Vous voyez, dit-il, que la plupart des campagnes ne portent que des Genêts et de la Bruyère; se sont des biens communs, que nous nommons des Aisances, parce qu’ils servent à l’aisance du public; et personne ne peut s’en emparer, pour les posséder en propre, que par l’autorité du Prince, qui les accorde au moyen d’un cens à payer à la Mense Episcopale. Mais il est permis au premier occupant de les labourer et d’en recueillir le fruit de son labour. On choisit les endroits où les voitures puissent arriver et où il y ait un peu de terre. On pèle cette terre avec ses gazons et les petits arbrisseaux, qui y végètent naturellement. On les range par tas et on y met le feu. La cendre, qui s’en forme, tient lieu de fumier et fertilise la terre, qui rapporte assez bien la première année, mais beaucoup moins la seconde et doit se reposer ensuite pendant plusieurs années.

Sans doute, lui dit Madame de ***, que votre Prince tire quelque chose de votre récolte. Oui, Madame, répondit-il; il faut lui payer la dime des gerbes qu’on en a, sans compter ce que le gibier en mange; encore n’oseroit-on pas tirer dessus.

Mais quel grain semez-vous dans vos terres, lui demanda la Dame? Est-ce du Froment? Vraiment non, dit-il, le sol de Spa n'en produit point; les meilleures terres ne portent que de l'orge, de l'avoine, du seigle; mais elles ne restent jamais en friche; quand elles ne produisent pas de grains, elles donnent du bon foin en abondance; aussi bien que les prairies. Quant à ces aisances, on a encore bien de la peine à leur faire produire un peu d'avoine ou de seigle, une année, ou deux; ou bien il faudroit faire les frais de les recharger de chaux, ce qui les entretiendrait en vigueur dix-huit ou vingt ans.

On pourroit y semer du sain foin, dit le Comte, ou y faire des plants d'arbres, ce qui rapporteroit sans des grandes dépenses. Le bon homme ne fut point de cet avis'.

(J. PH. DE LIMBOURG, 1763).

Paradis des prêtres, purgatoire des hommes, enfer des femmes. Le dernier tiers de ce diction, qui traîne dans tant de pages consacrées à Liège, n'est pas dénué de tout fondement.

'Impérieux, despotes, [les hommes] communiquent peu avec les femmes. Il n'est pas étonnant de voir un dîner de vingt-cinq à trente personnes, sans une seule femme, occupés à fumer leur pipe et à boire dans les staminets de la bière et du *pekot* (cette liqueur est un extrait de genièvre, nécessaire pour ceux qui font un grand usage de la bière et est très commune ici et en Hollande). Ils laissent le fond de leurs affaires à leurs femmes [...] Ce sont des femmes qui nettoient les maisons, car on les lave tous les jours. Ce sont des femmes qui font tous les plus gros ouvrages. Elles font ici l'office de portefaix: on les appelle les Mulets du Prince de Liège. Chargées de 400 pesants [lire: 40 livres], elles partent à quatre heures du matin de Liège et sont à Spa sur les 11 heures et demie, il y a sept lieues très longues [...] Ces malheureuses cependant chantent pendant tout le chemin. A l'aide d'un linge, mis sur leur tête en forme de capuce et qui pend jusqu'à leur jarret, elles

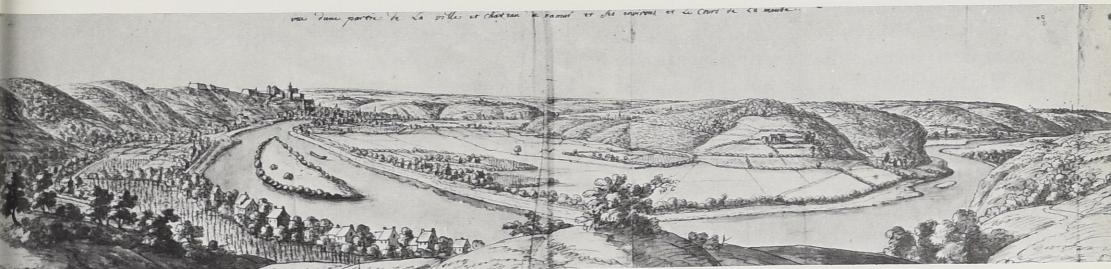
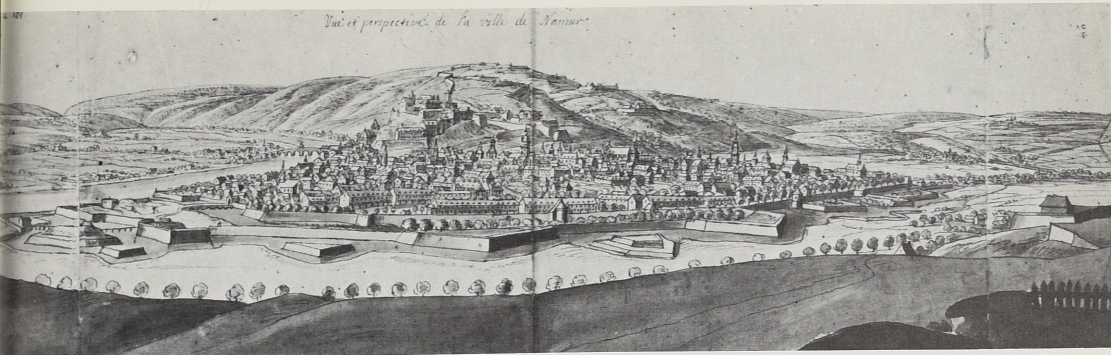
portent sans difficulté, moitié sur leur tête, moitié sur leur hottes et leur dos [...]

Comme elles vivent très peu avec les hommes, peut-être sont-ils eux-mêmes la première cause de la galanterie dans laquelle elles donnent et dont une foule d'oisifs à tonsure ne manquent pas de tirer un grand parti. Elles sont très fécondes: peut-être est-ce un effet particulier de la bière. Au moins vois-je ici des femmes très énormes, condamnées en France, et qui ont des enfants tous les ans. Elles en ont très longtemps [...]

Les hommes, en général, sont beaux, bien



DEUX FEMMES ET DEUX HOMMES HALENT UNE PÉNICHE. Cette scène, photographiée à Liège en mars 1889, était déjà commentée par D. Nisard dans ses 'Souvenirs de voyages', publiés en 1835 (p. 297): 'on rencontre des femmes sur les grandes routes et dans les rues, attelées à de lourdes brouettes chargées de houille: l'une pousse par derrière, l'autre tire. J'en ai vu le long de la Meuse, sur le chemin de halage, la courroie au cou, remontant des bateaux dans lesquels les hommes fumaient les bras croisés, et debout sur le pont. Dans le peuple, les femmes font les plus gros ouvrages de main; dans le petit commerce, elles font les affaires' (Liège, Musée de la Vie Wallonne).



DEUX VUES DE NAMUR VERS 1740 PAR REMACLE LELOUP. Dessins destinés à illustrer 'Les délices du Pays de Liège', tome II, 1740, page 101, mais dont le second fut publié (Liège, Bibliothèque publique centrale communale. Photos A.C.L.).

bâti, robuste, mais lâche et paresseux. On les voit se laisser traîner sur leurs chevaux et passer à côté d'une malheureuse botteresse (c'est le nom de ces femmes) qui plie sous la charge. Il est très ordinaire de voir des bateaux trainés par des femmes et des hommes se tranquiliser dessus en fumant leur pipe'.

(M.N. JOLIVET, août 1783).

Bien d'autres ont vu les *botteresses* fouler de leurs pieds nus les *hotchets* [briquettes] de charbon et haler des péniches. Le Révérend Gardnor ajoute qu'elles sont 'aussi misérablement nourries qu'elles sont pitoyablement vêtues' (1787). Le *poète voyageur* explique en bas de page que les femmes 'du bas peuple tirent des bateaux, traînent des brouettes, portent la hotte et autres denrées'.

Dans ses vers, l'injustice devient pittoresque : 'L'embaras est pour elle et pour lui le repos. Sa femme, en son comptoir écrit, additionne Tandis qu'aux caffés, il raisonne Et fume en lisant les journaux'

(J. GUERINEAU DE SAINT PERAVI, 1784).

Jeux et musique. Les fêtes qui défrayent la chronique se déroulent à l'occasion de l'arrivée d'un prince. Passons sur les salves, les compliments, les remises de drapeaux, les cavalcades, les arcs de triomphe, les inévitables allégories et chronogrammes en latin, pour en venir tout droit aux festivités du cru. A Namur, par exemple, les joutes en l'honneur du futur Philippe II :

'Cent hommes s'avancèrent, juchés sur des échasses de deux aunes qui leur donnaient l'air d'une armée de géants. Cinquante portaient sur leurs surcots la croix rouge de Bourgogne, et cinquante l'aigle impériale. Ils firent leur entrée par la principale rue de la ville où la fête avait lieu, rangés par trois, en bon ordre, fifres et tambours en tête. Lorsque les deux bandes eurent pris position aux deux bouts de la lice, elles s'avancèrent l'une vers l'autre; les champions montés sur leurs échasses, marchant trois de front, comme ils étaient entrés, se rejoignirent bientôt et il s'engagea une mêlée générale, dans laquelle les adversaires se bousculaient mutuellement et se donnaient des crocs-en-

jambe qui en faisaient choir à terre un grand nombre. Dans cette joute d'un nouveau genre les acteurs déploient une adresse et une subtilité inouïes.' (J.C. CALVETE DE ESTRELLA, 1549).

A Namur encore, la reine Margot est reçue princièrement :
[...] don Juan nous fist ouyr une messe à la façon d'Espagne, avec musique, violons et cornets; et allans de là au festin de la grande salle nous dinames luy et moy, seuls en une table, la table du festin ou estoient les dames et seigneurs éloignée de trois pas de la nostre où Madame de Havrech faisoit l'honneur de la maison pour don Juan, luy se faisant donner à boire, à genoux, par Ludovic de Gonzague. Les tables levées, le bal commença qui dura toute l'après-dinée. Le soir se passe de cette façon, don Juan parlant toujours à moy et me disant souvent qu'il voit en moy la ressemblance de la Reyne, sa signora'.

(MARGUERITE DE VALOIS, 1577).

Quand c'est une ville qui reçoit, le protocole est aussi strict :

'La Ville [Liège] traitta au soir leurs Altesses à la mode du país, c'est-à-dire de quantité de belles et bonnes viandes et de confitures dorées mais le tout si mal assaisonné à nostre goût qu'on n'en pouvoit manger [...] Les hommes y burent les santés, nue teste et debout, dans des grandes flustes de verre en grande cérémonie et aussi sérieusement que s'ils eussent traité d'Etat. Pendant le souper, il y eut musique de voix qui ne valoient pas grand chose. Mais enfin, ils dirent tout ce qu'ils purent pour tesmoigner leur joye'.

(CL. JOLY, 1646).

Au XVIII^e siècle, des troupes de théâtre s'installent même dans des villes secondaires. 'Pendant le carême, le spectacle cesse jusqu'à la Toussaint. Il est remplacé par des concerts de cent musiciens. L'orchestre [à Liège] est excellent et de la meilleure exécution.

J'y ai entendu des actes de différents opéras mieux exécutés qu'à l'opéra. Les voix en

récompense, y sont mauvaises et les paroles écorchées à faire mourir de rire'.

(M.N. JOLIVET, 1783).

Au dire du *Poète voyageur*, les comédiens étaient lamentables :

'se traînent en rempant Melpomène et Thalie. Mais qu'il paraisse un Arlequin.

Un géant, des Enfants et la salle est remplie. Ce peuple est bon, il est plaisant

Jeune encore, il préfère un hochet amusant Au poignard de la tragédie [...]

'Fêtes, bals et réjouissances

On y saute plus qu'on y danse

Et les grâces n'ont là qu'un fatiguant accès [...]

Ici, tout est musique; il semble qu'en naissant Tout ce Peuple ait sucé le lait de l'Harmonie.'

(J. GUERINEAU DE SAINT-PERAVI, 1784).

Une chorale ou un orchestre sont de toutes les fêtes religieuses et princières; une aubade est donnée lors des parties de campagne à Spa ou à Chaudfontaine; les botteresses chantent en marchant. C'est dire la place de la musique dans la vie quotidienne.

Il n'y a pas lieu d'insister sur les parades militaires ni sur le cérémonial guerrier qui, au XIX^e siècle, va illustrer de manière si efficace un sentiment national en pleine efflorescence. Une des rares mentions à ce sujet se lit sous la plume de Georg Förster, démocrate convaincu qui toutefois ne peut s'empêcher de rire lorsqu'il assiste à Tournai à l'exercice que font trois à quatre cents volontaires, partisans de la 'révolution' brabançonne.

L'EMPRISE DE L'ÉGLISE

Rien d'étonnant à ce qu'elle soit d'abord remarquée par des protestants : un James Hope (en 1646) scandalisé par les kermesses, une Miss Berry (en 1783) choquée par l'inconduite des prêtres, un major Fry (juin 1815) qui essaie en vain de raisonner un ecclésiastique ultra. Pourtant, les réactions

les plus vives sont le fait de M.N. Jolivet. Il annonce qu'il 'croit la religion sainte' et laisse entendre qu'il estime les jésuites. Ensuite il n'en est que plus à l'aise pour fustiger les capucins, les ermites et autres 'oisifs à tonsure', les confesseurs complaisants, les curés ignorants et les prédicateurs ampoulés, les dévotions populaires et les pèlerinages 'autant de lieux de prostitution'...

'La Religion est ici mêlée à la superstition la plus grossière et au fanatisme le plus outrageant. Pas un seul citoyen qui manquât un seul jour d'aller à la messe. On se fait un crime de ne pas suivre tous les offices, toutes les cérémonies; et telle (je vous dis des faits) va à la messe avec celui qui lui fait fouler au pieds les nœuds les plus sacrés, la baze de la Société, le mariage. Une fille publique ne manquera jamais de s'y rendre et de l'entendre avec l'air de la dévotion la plus marquée'. (M.N. JOLIVET, août 1783).

On le verra encore ci-dessous (p. 462), Jolivet voit 'dans la forme même du Gouvernement ecclésiastique un principe absorbant qui épuise sans réparer'.

Un demi-siècle plus tard, un voyageur moins philosophe atteindra une réalité plus profonde en laissant entendre que l'attachement au culte n'implique pas nécessairement la foi : 'Et quelles sont les mœurs du pays? demandai-je à M.B. [un exilé français réfugié à Liège]. Ce qu'on appelle le petit peuple, me répondit-il, présente des contrastes singuliers de caractère et de manière de vivre; il est laborieux et sans conduite, même dans les campagnes: il allie la misère avec la gaité, et l'insouciance avec l'amour de l'intérêt; il tient beaucoup à sa religion, et n'a cependant point d'idées religieuses. Vous ne verriez aux audiences de police correctionnelle que gens qui ont battu leur père et leur mère et assommé leurs femmes. Cette corruption est peut-être l'effet de l'absence d'institutions; car il ne faut pas s'imaginer qu'il suffise du Code pénal ou du Code civil pour maintenir les bonnes mœurs dans la multitude. Mais, ce qui vous étonnera, c'est qu'avec toute cette

licence il n'y ait, pour ainsi dire, point de suicides dans ce pays-ci'. (P. LEPEINTRE 1829). 'Plus de vénération pour toute chose d'Église que pour Dieu'. (D. NISARD, 1835).

Que le rite puisse être en contradiction avec le credo religieux, c'est ce qu'avait déjà constaté L. Guichardin en racontant les étranges déplorations funéraires célébrées dans un coin reculé du Luxembourg, entre Bastogne et Saint-Hubert :

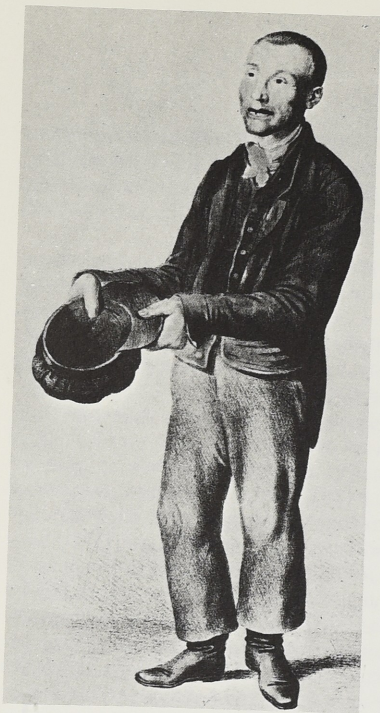
'Lorsque les femmes accompagnent les corps de leurs défunctes marys en terre [...] elles y vont avec des crys, urlements et clameurs trop lamentables et indiscrettes, se battants, tourmentants, eschevelans et se déchirans à belles ongles par tout le chemin. Il est vray que celles-cy sont plus modestes que les Espagnolles; d'autant qu'estans à l'Église elles se tiennent coyees, et cessent leur crierie, là où en Espagne elles renforcent leur forcerie de plus belle. [...] c'est imiter les payens [...] veu que nous, ayans l'espérance de la résurrection, ne devons outre mesure nous douloir'. (L. GUICHARDIN, 1582).

REMONTER AUX CAUSES

Tous les voyageurs qui ont parcouru les pays wallons avant 1830 n'en restent pas à l'anecdote et à l'instantané. De plus en plus nombreux sont ceux qui s'efforcent de lier causes et effets.

Les institutions? On en parle surtout dans la principauté de Liège, dont l'autonomie politique accuse les particularismes.

B. de Monconys, qui a parcouru la France et l'Europe en tous sens, exploré le Proche Orient et correspondu avec de grands savants, est peut être le premier à hasarder la comparaison entre deux régimes parlementaires : 'L'évêque' est seigneur temporel et spirituel de Liège où il crée tous les Magistrats. Les Etats pourtant ont beaucoup de pouvoir et il ne peut ni faire des levées de deniers, ni la



LES MENDIANTS: un croquis de Gilles Demarteau (XVIII^e siècle) et une lithographie de Cremetti (XIX^e siècle) (Paris, Bibliothèque Nationale, Cabinet des Estampes, Carnet de croquis, fo. 36 verso, et Liège, Musée de la Vie Wallonne).



guerre, ni autre chose que de leur consentement, comme en Angleterre'.

(B. DE MONCONYS, 1663)

Au siècle suivant, en disciple de Montesquieu, Jolivet, s'appliquera à débrouiller le 'labyrinthe informe' du pouvoir judiciaire et conclut que 'ce gouvernement est aristocrático-démocratico-républicain'. La mendicité lui fait apercevoir que le tempérament, l'économie et les institutions conspirent à rendre invétéré un fléau social :

'Le commerce aussi languissant, ayant pour cause la facilité de vivre à peu de frais et de n'avoir pas un besoin urgent de forts capitaux, on doit en attendre un autre effet non moins préjudiciable et plus dangereux : la mendicité.

Ce défaut, qui ailleurs excite l'intérêt et la pitié, révolte ici et est dégoûtant. On devient dur en le voyant. Des êtres couverts de haillons et horribles à l'aspect, vous assaillent ici de tous les côtés. Si la charité l'emporte et que vous soyez assez malheureux pour donner à un seul, vingt ou trente sortent dans le moment de dessous le pavé, sans qu'on puisse s'apercevoir d'où ils sortent et vous persécutent. Si vous ne leur donnez pas, ils vous accablent d'invectives dans leur jargon qu'heureusement on n'entend pas, ce qui sauve quelques coups de canne à ces impudents. Si vous voulez vous servir de l'un d'eux pour une commission, il vous répond froidement que non, qu'il gagnera davantage à rester à sa place.

Tel est le monstre que produit le Gouvernement ecclésiastique. Ici, on croit tout réparé en donnant quelques liards aux pauvres, ou en faisant quelque pèlerinage ou quelque neuvaine; dès lors, un tas de fainéants qui inondent la ville. Comme ils peuvent se nourrir à peu de frais, très peu leur suffit et pourvu qu'ils ayent trouvé de quoi suffire à la journée, ils sont contents.

S'il étoit possible de trouver dans le caractère d'une nation une inclination décidée pour la mendicité, je crois que ce seroit chez le Liégeois'.

(M.N. JOLIVET, 1783).

Avec le recul que donne le Temps et l'expérience politique de bien des changements de régime, un exilé français, l'avocat Charles Teste, fait à l'usage des voyageurs ce premier bilan politique de l'indépendance liégeoise.

'L'état formé par la réunion de plusieurs territoires voisins, mais restreint à une étendue fort étroite, n'eut, pour ainsi dire, qu'une existence intérieure et ne put que suivre la condition qui lui fut imposée par les différentes révolutions venues en Europe. Il y eut pourtant cela de notable dans son infériorité : 1^o qu'il forma toujours un corps distinct; 2^o que l'ensemble des lois politiques dont se composa son droit public, consacra plus exactement et d'une manière plus conforme à la liberté des citoyens que ne le firent ailleurs les chartes communales, l'intervention du peuple dans la confection comme dans l'application des lois, dans la police municipale, dans le vote et dans la perception de l'impôt; restreignit à des limites étroites le pouvoir souverain; établit entre le spirituel et le temporel une distinction qui suppose dans la civilisation des habitants une philosophie pratique supérieure à l'époque; devint presque l'utile fiction de l'inviolabilité du prince opposée à la responsabilité ministérielle; définît rigoureusement et réalisa cette abstraction en comminant des pénalités sévères et précises, spécifia pour la liberté individuelle des garanties puissantes; et si les préjugés du temps y mêlèrent de nombreuses erreurs, n'en fut pas moins la législation la moins vicieuse de toutes celles qui régirent nos ancêtres; 3^o que sa neutralité fut stipulée dans presque toutes les guerres que se firent entr'elles les puissances environnantes'.

(CH. TESTE, 1829).

Le commerce, les manufactures, les canaux.

Des siècles de réflexes protectionnistes ont habitué le public à chercher un lien direct entre la population et les ressources écono-

miques, celles-ci dépendant de la vigilance des gouvernants.

'[...] les forêts immenses et les groupes montagneux variés à l'infini, qui couvrent le ciel devant Luxembourg, m'ont paru, en diminutif, une copie de la Suisse: néanmoins avec une population incomparablement moindre, et avec une industrie à peu près nulle; car toute l'activité se réduit ici à l'exploitation des mines de fer dont le pays abonde, et à réduire en charbon pour cet effet les immenses forêts qui donnent à ce pays un aspect si sauvage. Si l'on voit en ce pays aussi peu de population, de richesse et d'activité, ce n'est pas seulement à son éloignement de la mer, mais plutôt encore au manque de canaux et de rivières navigables, et à la mauvaise qualité d'une grande partie du sol, qu'il faut en attribuer la cause'.

(PAQUET-SYPHORIEN, 1813).

Une ville est plus dépendante encore de ce que les économistes d'aujourd'hui appelleraient une infrastructure.

'Tournai a de belles places et quelques beaux bâtiments mais pas plus de 24.000 habitants dans une enceinte qui fait s'attendre à une population supérieure.

La situation avantageuse, sur la partie navigable de l'Escaut, n'a pu y développer le commerce. Par contre, prêtres, moines, nonnes de tous les ordres et de toutes les couleurs prospèrent ici et donnent un bon échantillon de leur activité. Aussi les mendiants grouillaient-ils ici avant que Joseph II n'interdit leur métier si lucratif et soi-disant avantageux pour l'État.

Toutes proportions gardées, il y a plus de vie dans les rues de Tournai qu'à Malines et dans les villes brabançonne que nous avons traversées, parce que la majorité des habitants vit du travail en fabrique. On voit partout le camelot et le bouracan manufacturés sur place.

Les femmes ne sortent jamais sans un long manteau de ce tissu qui leur descend jusqu'aux chevilles et qui est garni d'un large

capuchon, bien utile pour préserver de la boue et de la pluie, ou de la poussière en été. Ce costume gris n'a rien d'élégant mais il est plus séant que les capes noires avec lesquelles on voit à Bruxelles les femmes roder, comme des fantômes'. (G. FÖRSTER, avril 1790)

Au siècle suivant, les grandes entreprises se multiplient, réclament toujours plus de main-d'œuvre, embauchent femmes et enfants. L'abondance des biens de consommation n'empêche pas de dénoncer le sort de ceux qui les produisent.

'La houille a prodigieusement fait dégénérer les Liégeois de la classe ouvrière. Ce qu'on appelle le peuple, la partie laborieuse, à Liège, est nombreux et multiplie beaucoup, tout en vivant fort mal. Les faubourgs de Paris n'offrent rien qui approche de ce qu'on voit ici. Vous y verriez deux ménages, ayant chacun quatre enfants, habiter la même chambre. Comment tout cela vit-il? on aurait peine à le deviner. C'est un sujet de conjectures; on croit cependant qu'ils se nourrissent de gros pain noir et de mauvais café de chicorée mêlé de quelques gouttes de lait. Les trois quarts des familles ouvrières, à la ville comme à la campagne, envoient leurs enfants dès leur bas âge chercher leur pâture dans les houillères qui sont en grand nombre, vastes cimetières d'hommes vivants. De petits malheureux vont là s'enterrer dès l'âge de sept ans pour gagner leur subsistance; quand ils n'y meurent pas, ils en sortent rabougris: et cela peut-il être autrement, puisqu'ils croissent et ne se développent que dans une atmosphère chargée de gaz délétères? [...] Qu'on se figure comment doit se développer un infortuné obligé de traîner chaque jour pendant dix heures un poids au-dessus de ses forces, dans la position la plus gênante, et renfermé dans des souterrains dont l'air humide et vicié n'est jamais corrigé par les rayons du soleil! Si vous ajoutez à tout cela qu'il ne prend qu'une nourriture insuffisante et malsaine, qu'il abuse de liqueurs fortes, seul moyen de remonter son courage, vous pourrez vous faire une idée de l'état déplora-

ble dans lequel tombe sa constitution [...] Des femmes même sont employées aux travaux; elles brouettent la houille pendant que leurs maris sont ensevelis au fond de la mine, et tout cela pour gagner quarante sous par ménage! [...] C'est une caste de parias que celle de ces mineurs de charbon de terre!' (LEPEINTRE, 1828).

Avec le salariat, s'accroît l'inégalité des conditions. Au fur et à mesure que grandissent les entreprises, les tâches se morcellent, deviennent monotones, peu qualifiées, mal payées. Dès le début du XIXe siècle s'entrevoient les servitudes du 'travail en miettes': 'Si le commerce fait la richesse d'une partie des citoyens, les autres habitans sont dans la misère, et trouvent à peine dans les produits journaliers de leurs travaux de quoi pourvoir à la subsistance de leurs nombreuses Familles. Tel est trop souvent l'effet des entreprises en grand. L'emploi d'un grand nombre de bras diminue à la vérité le prix des matières ouvrées et fait pencher, en faveur du pays, la balance commerciale; mais elle abrutit, elle éteint le génie des artisans, occupés séparément à leurs parties, et qui n'ont pour la plupart aucune idée de l'ensemble. S'il faut peu de talent pour exécuter toujours la même chose; si les premiers venus peuvent être indistinctement employés; s'il ne leur faut qu'un peu de routine pour fournir leur contingent à un chef-d'œuvre d'une exécution surprenante, il en résulte une extrême modicité dans les salaires; et de-là la pauvreté, la faim qui rongent ces malheureux. Le musicien Grétry, natif de cette ville [Liège] avoit donc raison de se plaindre de ce qu'il s'y trouvoit trop d'ouvriers et trop peu de commerçans, ce qui rendoit nulle la concurrence, et par conséquent l'émulation'. (J.B.L. BRETON, 1802).

La pression démographique. Elle est perçue dans les régions les plus densément habitées, en particulier au Pays de Herve: 'Le bas peuple qui travaille à la filature des laines mène une vie assez misérable, il se

nourrit de pain de seigle très noir, quoi-
qu'assez agréable au goût, et de lait et de café
qu'il boit trois fois par jour. J'ai remarqué
que les mœurs de ces villageois sont aussi
pures que leur bonne foi est grande : la fille
qui a donné le jour à un enfant illégitime est
non-seulement regardée comme infame, elle
est aussi obligée de quitter son village, pour
se soustraire à la honte publique et éviter la
censure journalière de ceux qui déplorent
le sort de cet enfant, victime malheureuse et
innocente de l'opinion.

La population, comme je vous l'ai dit, est
surprenante dans un petit pays, occupé
par des rochers, des carrières et des pâturages
d'été, excellents à la vérité, mais qui ne four-
nissent à la nourriture des habitants dans une
proportion approchante du produit des ter-
res cultivées : ils tirent leurs grains du pays
de Juliers, et des trois pays d'Outre-Meuse.
Il y a dans le Comté de Daelem Autrichien,

au village d'Aubel, un marché tous les lundis
où le Duché [de Limbourg] s'approvisionne
en partie et quoique'il soit entouré de pays
qui produisent beaucoup de grains, le peuple a
beaucoup à souffrir dans les années de disette.
Les grains ayant manqué en 1772 dans toute
l'Allemagne, il y eut une disette extrême dans
ce Duché'. (DERIVAL, 1784).

Durant le régime hollandais (1814-1830), la
mendicité persuade l'opinion que les pallia-
tifs habituels sont plus dérisoires que jamais
puisque surpeuplement et misère vont de pair.
On le constate à Namur :

'Le soir, nous rencontrâmes grand nombre de
filles publiques dans les rues. J'en marquai
mon étonnement à M. Armand. Les men-
diants aussi se répandaient partout. Voilà
pourtant, lui dis-je, ce que tous vos hopi-
taux et votre police ne peuvent détruire!
Il est vrai, me répondit-il, et je vous avoueraï



SCÈNE DE RUE À LIÈGE.
Peinture par Léonard Defrance
(Liège, Musée de l'Art Wallon.
Photo A.C.L.).

entre nous que nous regorgeons de tout cela, ainsi que de mauvais sujets; nous avons une canaille insolente et méchante; l'habitant est peu obligeant ici. Tout cela est inséparable d'une population qui va toujours croissant dans la province comme dans tout le royaume, et résulte de cette misère que nous ne pouvons extirper, et à laquelle ni hôpitaux, ni dépôts, ni écoles ne peuvent remédier. C'est la plaie de l'Europe entière; mais au moins elle n'est pas aussi grande ici qu'ailleurs et même qu'en France.'

(P. LEPEINTRE, 1828).

De manière plus abstraite, il est vrai, c'est encore un étranger, l'abbé Mann, qui pose la question fondamentale du rapport entre la population et ses ressources. Après avoir préconisé des réformes agraires, prêché la hausse des rendements, plaidé pour une plus rationnelle 'culture des connaissances', il en vient à douter que 'dans un État bien réglé [...] les moyens d'emplacement au mariage et les moyens de subsistance soient en équilibre avec le degré possible d'accroissement de la population'. Son inquiétude annonce déjà celle de Malthus :

'Sur cette dernière question, peut-être ne sera-t-il pas inutile de prévenir que si on parvient à prouver que cet équilibre est impossible chez un peuple où règne les bonnes mœurs, à cause que la population est, de sa nature, une progression accroissante à l'indéfini, pendant que les moyens de subsistance et d'emplacement ne la sont pas, mais limités par le sol, il en résultera que ce n'est ni le célibat d'Église, ni les armées, qui arrêtent la population d'un État, mais d'autres causes toutes différentes qu'on recherchera en détail, en examinant cette question. Cette recherche pourra démontrer la futilité d'une infinité de déclamations dont on est tous les jours étourdi.'

(MANN, éd. P. Harsin, 1781)

ESQUISSE D'UN CARACTÈRE NATIONAL

En ce domaine, la caricature est facile. Pour peu que l'on ne reste pas aveugle aux nuances, il faut admettre que la diversité locale et sociale l'emporte de loin sur l'uniformité.

Font exception, une fois de plus, les Liégeois qui sont souvent logés à la même enseigne, tantôt flattés tantôt calomniés en vrac; n'est-ce pas la preuve que leurs hôtes de passage leur ont reconnu des traits communs?

La révolution patriotique de 1789 vient encore compliquer les clivages, car elle incite chacun à choisir un camp et désormais l'esprit de parti obnubile celui de la patrie.

1789 comme révélateur. G. Förster, un ancien compagnon de Cook dans les mers du Sud, passionné de physiognomie, d'œuvres d'art et de politique, note dans son journal de voyage :

'Le peuple [liégeois] tout entier, jusqu'au plus infime charbonnier, s'intéresse à la politique. Elle l'occupe toute la journée comme en Angleterre. Partout on lit les journaux; on parle politique par dessus chaque bouteille de bière ou de vin et on déraisonne sur les 'Droits de l'Homme' et sur toutes les idées qui, depuis deux ans, sont agitées sur le continent'.

Dès son arrivée en ville cependant, l'animation l'avait frappé :

'Le bruit ininterrompu et la foule qui se presse dans les rues témoignent d'une activité extraordinaire. Ce spectacle de gens affairés qui se croisent en toute hâte, si sales d'ailleurs qu'ils me paraissent pour la plupart, me procure une jouissance extrême et qui m'a très longtemps manqué. Les houilleurs, les couteliers, les armuriers et les miroitiers font un peuple grossier, mais vigoureux, vivant, violent dont l'activité contraste du tout au tout avec le phlegme des gens d'Aix-la-Chapelle'.

(G. FÖRSTER, avril 1790)

Par delà les passions politiques, les inégalités

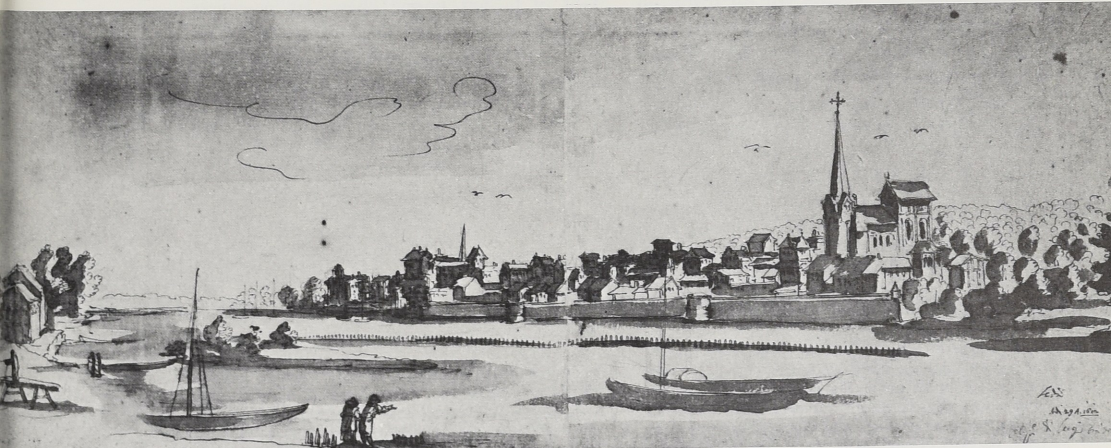
de la Fortune, les modes ou les humeurs, ce qui caractérise un peuple ne serait-ce pas, en définitive, sa sociabilité, sa manière d'être ouvert aux autres ?

Vivre ensemble. Mieux encore que le savant et critique Förster et longtemps avant lui, Philippe de Hurgès a tiré parti du hasard des rencontres pour observer le commun des mortels. Le voici sur le point de quitter Liège en direction de Maastricht :

'[...] nous nous embarquâmes, prenant place dans la rouffe, c'est-à-dire dans la cabane qui est sus devant du basteau, en la-

voire et est vray qu'il y a des garses qui ne gagnent leur vie autrement que faisant ce voiage et prenans la fortune qu'elles y rencontrent, ce qu'elles continuent tant que la jeunesse et la beauté leur durent, ou que la verolle et autres fruits en dépendants les en facent déporter.

En telle assemblée donc nous partismes de Liège, le lundy 31 du mois d'aoust, passants joyeusement le temps, les uns jouants de quelque instrument de musique, les autres chantans en accord avec eux, les autres entretenant les dames et leur contant des sornet-



LA MEUSE ET LE PANORAMA DE VISÉ (29 AOÛT 1612).

Dessin par Remigio Cantagallina (Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts, Collection R. Cantagallina. Photo A.C.L.)

quelle se mettent seulement les plus qualifiez, pourquoy ils paient six sols tournois de voiture là où ceux qui sont en la cabane de derrière n'en paient que cinq par teste, et les pauvres qui se placent entre les deux et à decouvert n'en paient que quatre seulement [...] Nous trouvâmes fort belle compagnie en celle-cy, et y avoit-il plusieurs chanoines, tant de Liège que de Maestrect, des capitaines, des demoiselles Liégeoises, des moines, des religieuses, des conseillers, des ministres, des marchands, des catholiques, des huguenots et des putains; et, sur toutes, il n'y a jamais faite des gens de ceste dernière sorte,

tes, les autres lisants leurs heures, les autres récitant leur chapelet, les autres discourants de matières d'estat et de droict, les autres disputants librement du fait de la religion avec qui les vouloit escouter, les autres de leur traffic, les autres emprenans la querelle du Pape et de ceux qui le suivent les autres soutenant le party contraire, et finalement les autres parlants du mestier qui conserve nostre individu jusques la consommation du Siècle. Et comme les oiseaux de mesme plumage s'assemblent volontiers les uns aux autres, je me mis de premier abord entre deux conseillers.'

Arrivés à Visé, les passagers mettent en commun leurs provisions, 'ce qui se fait tout en voguant et avançant chemin, chacun mettant sus le coffre qui est au milieu de la rouffe, ce qu'il a porté de provision, comme si c'est un jour de chair, les uns porteront quelque bon coc-d'Inde rosty froid, les autres un chapon, d'autres autre vivre rosty ou bouilly, mais tiré de sa saulze; les autres porteront le pain et le beurre, les autres des pastez, des tartes, des gaufres et des fruits : les autres de la bière et du vin; et un jour de poisson, chacun y porte diverses sortes de poisson frit ou rosty, ou accommodé à la daube, c'est-à-dire conservé dans le vinaigre et le sel. Et comme chacun porte en commun toute sa provision, aussi est-elle mangée ou beute en commun; qui est un traict d'honesteté qui me pleut fort

en ceste nation, mieux civilisée que la plupart de la nostre en ce regard, pour ce que l'on n'y recontre que rarement telle courtoisie; ains presque chacun y mange, comme l'on dit, son avoine en son sac'.

(PH. DE HURGES, 1615).

'Traict d'honesteté', 'courtoisie' Serait-ce solliciter la pensée du narrateur que de traduire par 'savoir vivre', au sens premier des mots?

Oubliant un instant la peste, les voleurs, les soldats mutinés, discutant ou priant, chantant et faisant bonne chère, les passagers de la barque descendent la Meuse et savourent leur brève rencontre. Nef des sages ou nef des fous?

Étienne HÉLIN

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

En Angleterre, une fascinante littérature de mémoires, de journaux privés et de lettres fictives ou non, s'est développée au XVII^e siècle. On en aura un aperçu en lisant, à défaut des originaux, J. PARKES, *Travel in England in the Seventeenth Century*, Oxford, 1925 et surtout E. MOIR, *The Discovery of Britain. The English Tourists, 1540-1840*, Londres, 1964. Les chapitres consacrés à la quête des paradis terrestres (jardins et cottages) et au goût pour l'effroi et le sublime (mines, ruines et fourneaux) valent dans une large mesure pour la Wallonie.

On sait par ailleurs l'importance du *Grand Tour* tant pour l'éducation des jeunes gens bien nés, que pour la genèse du tourisme sur le Continent: Pompéi, Nice, les bords du Rhin, Spa, Rochefort et Bruges doivent aux Anglais une bonne part de leur célébrité. Le voyage à Spa fait partie du tableau de leur vie quotidienne au XVIII^e siècle: A. BRIGGS, *How they lived*, t. III, Oxford, 1969.

En pays wallon, le repérage des récits de voyage est facilité par les répertoires de F. HACHEZ, *Les descriptions, les plans et les vues de Mons*, Annales du Cercle Archéol. de Mons, t. XVIII, 1883 et M.A. ARNOULD, *Trois anciennes descriptions du Hainaut*, Bull. des Naturalistes de Mons, t. XXXIX, 1956. — F. ROUSSEAU, *Le pays de Namur d'autrefois d'après les récits de voyageurs*, Namurcum, t. VIII, IX, X, XI, XII, XIII, XIV, 1931-1937. — P. FAIDER, *Relations*

de voyage et de séjours au pays de Liège [...], Bull. bibliogr. et pédag. du Musée belge, t. XVI, 1912 et L. HALKIN, *Supplément à la liste chronologique des descriptions de Liège*, Bull. de la Soc. royale Le Vieux Liège, t. IV, 1955. — Nous tenons à remercier le Professeur M.A. ARNOULD qui nous a signalé plusieurs recueils peu connus. En raison de l'abondance de la matière (une centaine de descriptions de la seule ville de Liège avant 1830) on a dû écarter ici les notices statistiques ou géographiques (commentaires d'atlas, traités des arithméticiens politiques, dictionnaires de localités), les almanachs et manuels à l'usage des négociants, les recueils épigraphiques, la correspondance administrative et diplomatique. Afin de centrer davantage l'attention sur les hommes, il a fallu négliger la description de leurs outils et de leurs usines, cependant si caractéristiques en pays wallon. W. TREVE, *Eine preussische technologische Reise* [...] 1814, Viertelj. f. Soz. und Wirtschaftsgeschichte, t. XLVIII, 1935 et M. SCHUMACHER, *Auslandsreisen deutscher Unternehmer 1750-1851*, 1968.

Des dizaines d'allusions éparées permettront peut-être une 'caractérologie' des diverses populations wallonnes; une savoureuse étude est celle de M. FLORKIN, *Les Liégeois jugés par le préfet Micoud d'Umons*, La Vie Wallonne, t. XXXIII, 1959.